



AGNÈS GRUDA

ONZE PETITES TRAHISONS

Nouvelles



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

ONZE
PETITES TRAHISONS

Agnès Gruda

ONZE
PETITES TRAHISONS

nouvelles

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2010
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Gruda, Agnès, 1957-

Onze petites trahisons

ISBN 978-2-7646-2012-0

I. Titre.

PS8613.R834059 2010 C843⁷.6 C2010-940114-X

PS9613.R834059 2010

À Klara

L'attente

Dans ma main, je tiens la main de maman. Ou plutôt : ce qui a déjà été la main de maman.

Sa peau a une couleur étrange, pâle, on dirait du papier de riz parsemé de taches d'encre. À force de la piquer à la recherche de veines fuyantes, les infirmières y ont dessiné une constellation d'hématomes. Ses ongles sont fissurés, friables, presque blancs. Comme s'il n'y avait plus assez de vie dans son corps pour fabriquer de la couleur.

Tu te rappelles comment maman prenait soin de ses mains ? Comme elles étaient importantes pour elle ? Pas seulement parce qu'elles lui servaient à découper de fines tranches de pommes pour la charlotte, sa spécialité. Ou à tresser mes cheveux, longuement, en forçant le passage de la brosse à travers les boucles et les nœuds. Ou encore, et surtout, à jouer du piano.

Non, pour maman, les mains, ce n'était pas une question d'utilité. On reconnaît une femme à ses ongles, disait-elle en soufflant sur son vernis pour le faire sécher, avec ce geste qui était tellement ELLE. Tellement maman.

Le vernis, elle en mettait toujours deux couches :

une première pour la couleur, qui devait être coordonnée aux circonstances. Une seconde translucide, pour le brillant. Quand ses doigts couraient sur le piano, le soir, elle épatait ses invités avec des enchaînements de triolets, et ses ongles voletaient au-dessus des touches comme des colibris.

La main que je tiens maintenant n'a plus rien d'aérien, rien d'élégant non plus. C'est une masse inerte qui ne ressemble à la main de maman que d'un point de vue morphologique, quantitatif. Elle a bien cinq doigts, un pouce, un index, un majeur, elle se rattache à un bras, lequel, à son tour, vient se fixer à l'épaule de maman. Mais tout ça, ce ne sont que des concepts. La main de maman, la vraie, n'existe plus.

L'index, le majeur... Tu te souviens de ça aussi? Quand elle nous apprenait le nom de chacun des cinq doigts de la main? L'index sert à indiquer, l'annulaire à enfiler un anneau. Alors, tu demandais : et le pouce, c'est pour pousser? Et chaque fois, elle s'esclaffait.

Les mots aussi étaient importants. Il fallait utiliser le terme juste, précis, à quoi servaient-ils donc, tous ces mots du dictionnaire, si on ne prenait jamais la peine de les employer? Va chercher *Le Petit Robert*, ordonnait maman, quand nous lui racontions nos journées en émaillant nos phrases de termes passe-partout, comme « affaire » ou « truc ».

Avec maman, il n'y avait pas d'affaires, pas de trucs. Pas d'oiseaux non plus, mais des merles, des tourterelles et des chardonnerets, pas de fleurs, mais des pivoines, des iris et des rudbeckias. Elle avait peiné pour

apprendre cette langue, le français, et elle ne supportait pas que, l'ayant reçu à la naissance, sans effort, nous osions l'écarter avec notre négligence et nos approximations.

Ça aussi, c'est fini aujourd'hui. Envolés, les mots, ceux en français d'abord, puis ceux des langues d'avant, qui se sont effacées les unes après les autres, comme des couches de peinture qui disparaissent successivement sur un meuble décapé. Partis, les mots, comme les sonates qu'elle jouait avec ses doigts longs et fins, pour la galerie, ou pour nous endormir.

Je me demande si tu te rappelles tout ça, si tu as gardé en mémoire ses exigences, sa quête du mot juste, ses ongles colibris. Si tu te souviens de la manière dont elle levait la main du piano, son geste lent et rond, ce mouvement suspendu qui semblait appeler les applaudissements, tout en les retardant. Attendez le silence, disait le corps de maman, pendant que la vibration des dernières notes s'éteignait entre les murs tapissés du salon.

La regardais-tu de la même façon que moi, avec la même fascination? Nous n'en avons jamais parlé. Et dans mon souvenir, c'est toujours elle qui a les yeux braqués sur toi. Elle qui te regarde, tu bouges sans arrêt, tu parles, tu ris, elle te fixe et moi, je la regarde te regarder.

Je suis née la première, mais je ne me souviens pas de la vie avant toi. Aucune image, ou perception, aucune émotion enfouie au tréfonds de moi où il n'y aurait que nous deux : maman et moi.

Tu es toujours là, mon cadet de deux ans, et toi, tu sais attirer son attention. Je sais que tu ne le fais pas CONTRE moi, non, mais ton agitation et ta fébrilité drainent vers toi le regard de maman et m'expulsent vers une zone grise, périphérique. Telle la gouttière qui, par l'angle de son inclinaison, mène dans la direction voulue l'eau de pluie. Pendant que moi, je reste isolée, à l'écart. Au sec.

Pas que maman m'ignore, non, mais elle me regarde avec distraction, et ses yeux sont invariablement flous. Puis tu entres dans son champ de vision, tu es tombé à vélo, tu saignes, ou tu fais le clown, et ses pupilles se concentrent, deviennent plus foncées, presque bleu marine. Tu es là et elle prend vie.

Maman ouvre rarement les yeux, maintenant. Elle respire lentement, avec un léger râle. Parfois, son souffle s'arrête, et je guette sa poitrine : va-t-elle encore se soulever ? Puis elle aspire un peu d'air dans ses poumons, ses bronches sifflent et je me détends.

Hier matin, elle a voulu ouvrir les paupières, mais elles étaient collées avec du pus. J'ai nettoyé ses yeux avec une lingette humide, j'ai essuyé aussi son front et, avec le peigne, j'ai lissé sa frange clairsemée, je l'ai remontée vers la droite, comme elle le faisait, avant.

Elle me fixait avec effort à travers ses pupilles brouillées, comme si elle cherchait à se rappeler quelque chose, et pendant une fraction de seconde j'ai eu l'impression qu'elle était déçue de me voir. Qu'elle espérait que ce serait toi. Encore.

La peigner, la soulager, couper ses ongles avant

qu'ils ne se cassent tout seuls. L'autre jour, c'était dimanche, je lui ai mis ses deux couches de vernis. Le parfum étourdissant de l'acétone a fusionné avec l'odeur de la maladie, qui imprègne ses draps. J'ai dit : c'est à ses ongles qu'on reconnaît une femme, et elle m'a lancé un regard éperdu, puis elle s'est mise à gémir, à gigoter, à arracher son soluté.

J'ai appelé l'infirmière et elle l'a attachée à son lit en disant : « Tranquille, tranquille. » C'est une Haïtienne aux formes rebondies, avec une poitrine rassurante. Elle lui a injecté je ne sais quoi. Maman a fermé les yeux et elle s'est rendormie.

Il n'y a pas grand-chose à faire dans cette chambre où j'attends la mort de maman. J'ai tout le temps qu'il faut pour penser. Et à l'intérieur de ce temps, chaque minute et chaque seconde est divisible à l'infini. Nous vivons ici, maman et moi, une sorte d'éternité : à force de découper le temps en tranches de plus en plus fines, comme les tranches de pommes qu'elle étalait en rangs serrés sur sa charlotte, à force de traquer l'instant infiniment petit, j'ai l'impression de prolonger sa vie. De repousser l'échéance. Nous sommes seules, toutes les deux. Nous sommes maman et moi, pour toujours.

Je laisse affluer les images du passé : ses mains, ses ongles, le piano, les gâteaux. Mais aussi les gestes d'impatience, laisse, laisse donc parler ton frère, surveille-le, tu es la grande sœur, je suis occupée, veille sur lui pour qu'il ne se coupe pas au bras, à la jambe, au dos, tu sais comment il est, toi, tu es différente, si raisonnable...

Je me demande si tu te souviens, toi, des mains de

maman, de ses ongles, de la façon dont elle appliquait son vernis avec un petit pinceau, toujours vers l'extérieur, avant de placer ses doigts en éventail et de souffler dessus son haleine qui sentait le lait et le tabac.

Sais-tu comment elle coiffait ses cheveux, la frange vers la droite, la raie légèrement décalée, sur la gauche ? Il faut beaucoup d'attention pour remarquer ce genre de détails, et toi, tu étais toujours trop occupé à prendre des risques, à monter, sauter, tomber. À être TOI. Non, je suis presque certaine que tu ne le voyais pas.

Quand je repense à notre enfance, à notre vie dans la maison de brique blanche, avec ses trois chambres, son sous-sol fini et son petit jardin clôturé par une haie de cèdres (pas des sapins, des cèdres, disait maman), je nous revois formant une sorte de chaîne. Je regarde maman, elle te regarde, et toi, tu regardes je ne sais quoi. Papa, lui, est en retrait. Au travail, peut-être. Moi, je suis celle qui observe les autres. Jamais celle que l'on voit.

Ce partage des rôles m'a longtemps paru juste et naturel. J'étais raisonnable et toi, tu étais intéressant. Comme il est INTÉRESSANT, Philippe, disaient nos parents, sans même prendre la peine de vérifier si nous les écoutions. Explorateur, toujours à l'affût, inquiet, pas reposant. Mais comme il est intéressant. De moi, ils parlaient peu, mais il y avait sans doute peu de choses à dire.

Tu avais toutes ces histoires à raconter. Et il y avait des dizaines d'anecdotes à relater à ton sujet. La fois où tu as appelé les pompiers à l'école. La fois où tu es

tombé en bas de l'escalier, et que tu n'as même pas pleuré. La fois où tu as basculé par-dessus les barreaux de ton lit et que tu t'es cassé un bras. La fois où tu as apprivoisé un pic flamboyant. La fois où. La fois où. La fois où.

Même l'histoire de ta naissance était plus captivante que la mienne. Avec toi, maman a souffert le martyr pendant neuf mois, des nausées incessantes et inimaginables, elle ne supportait aucune odeur, la pire était celle du poulet cuit, douceâtre, écœurante. Elle avait complètement cessé de fumer pendant cette grossesse. Pas par choix, non, avec moi elle ne s'était pas empêchée de défier les décrets médicaux. Mais plutôt parce qu'elle était incapable de sentir la moindre fumée, une seule volute et hop ! la revoilà dans la salle de bain, à s'arracher l'estomac, à tambouriner de ses poings fermés sur la cuvette de porcelaine blanche, une fois de plus.

Et ta naissance, alors. Trente-six heures de contractions qui se sont terminées par un accouchement aux forceps qui l'a laissée à bout de sang. Tu es né tout bleu, et tu as pris ton temps avant de pousser ton premier cri. L'art de te faire désirer, déjà...

Moi, j'étais le fruit d'une grossesse exemplaire et d'un accouchement sans histoire, ni trop facile ni trop douloureux. Huit heures de travail, expulsée à la troisième poussée. Rien pour marquer la mémoire. Rien d'intéressant.

Si j'ai été jalouse ? Mais qu'est-ce que tu crois ? Jalouse de l'intensité avec laquelle maman te regardait,

de l'attention que tu suscitais et que je ne parvenais pas à déclencher, même quand j'essayais de t'imiter.

J'étais née comme j'étais née, et je ne pouvais quand même pas agir rétroactivement sur la dilatation du col utérin de maman... Mais il m'est arrivé de me blesser presque volontairement et d'accourir vers elle avec mes plaies, qu'elle nettoyait avec soin et professionnalisme : un peu d'eau, une lotion antibiotique, du mercurochrome, de la gaze fixée à ma peau avec un ruban adhésif transparent. Sauf que ses mains avaient beau toucher mon corps, son esprit n'y était pas. Avec moi, maman était distraite et évanescence.

Par moments, je t'ai détesté. J'ai souhaité que tu disparaisses. Que tu ne sois jamais né. Mais je savais que ce désir était vain. Qu'avec ou sans toi ma cause était perdue. Que même si tu n'avais pas existé maman ne m'aurait jamais regardée comme elle te regardait, toi.

Ce n'est pas qu'elle disposait d'une quantité limitée d'attention maternelle et qu'avec tout ce qu'elle te donnait, à toi, il n'en restait plus assez pour moi. Non, ça n'avait rien d'aussi mécanique, ça tenait à autre chose. À ce que nous étions. À ce que nous sommes, tous les deux.

J'ai fini par penser que ce n'était ni sa faute ni la tienne. Le problème, c'était moi. Moi qui étais née avec un défaut congénital : une retenue telle que je n'ai même pas osé faire souffrir ma mère en venant au monde. Peut-on imaginer un être plus terne et ennuyeux ?

Quelque chose en moi m'a toujours empêchée de déranger, de vibrer, d'exister pleinement. La différence entre nous deux m'a sauté aux yeux, l'autre jour, quand pour passer le temps, dans cette chambre, la chambre où j'attends la mort de maman, j'ai entrepris de feuilleter les vieux albums familiaux. Je les avais retrouvés parmi ses affaires, à la résidence.

Ce jour-là, donc, maman respirait, son soluté suintait à toutes petites gouttes dans la veine de son avant-bras, le patient de la chambre voisine faisait jouer sa télévision à tue-tête, et dehors il y avait plein de gens pressés d'arriver quelque part. Assise à côté de maman, je tournais les pages d'un vieil album rempli de photos en noir et blanc et, plus loin, de clichés instantanés dont les couleurs s'étaient délavées avec le temps.

D'une manière étrange, que tu trônes au centre d'une photo ou que tu sois tout petit, recroquevillé dans un coin, c'est toujours toi qui attires le regard. L'air semble vibrer autour de ton visage, comme si irradiait de toi je ne sais quelle luminosité qui donne de l'éclat et de l'intensité à tes traits.

Mes traits à moi ne sont ni beaux ni laids, je n'ai pas de quoi me réjouir, mais pas non plus de quoi me plaindre. Je suis... quelconque. Des jambes maigres, des épaules un peu tombantes. Mes mains sont croisées sur mon ventre. Mes yeux fixent l'objectif sans expression particulière et mon image ne réverbère rien du tout.

Ne va pas croire que je me plains. C'est simplement que, dans la vie, il y a les gens qu'on voit et il y a

les autres, ceux qui passent inaperçus. J'ai toujours appartenu à la seconde espèce, c'est un fait, et je l'ai tacitement accepté. Je regardais maman, elle te regardait, et c'était comme ça, c'était notre réalité à nous, notre chaîne à nous trois.

Il y a eu l'été où tu as acheté une auto d'occasion, une Chrysler immense, avec des ailes dorées et une carrosserie rongée par la corrosion, et où tu es parti avec une copine jusqu'au bout du Canada, jusqu'au Pacifique. À l'époque, je vivais encore à la maison, je travaillais dans une pharmacie pour mettre de côté l'argent qui allait me permettre, l'automne suivant, de louer mon propre appartement et de commencer, enfin, ma vie d'adulte.

« Philippe, il a attrapé notre piquûre des voyages », a dit maman avec un air admiratif le jour où toute la famille s'est rassemblée autour de la Chrysler rouillée. Les sacs de couchage, les provisions, les imperméables, les vélos, l'équipement de camping : l'auto était remplie jusqu'au plafond.

« *Bobby, Bobby McGee* », hurlait Janis Joplin à la radio. Tu avais baissé la vitre et appuyé ton coude sur le cadre de la fenêtre. Ta copine portait une tunique indienne turquoise. Elle nous souriait tout en nouant ses cheveux avec un élastique.

« Fais attention, tu ne verras rien par la lunette arrière », a dit maman d'un air attendri, et, déjà, ta main et celle de ton amie faisaient des vagues dans l'air que vous laissiez derrière vous, avec un nuage de gaz d'échappement.

Table des matières

L'attente	9
Le jeu des statues	31
Un prénom simple	57
La promesse	103
Le point de bascule	111
Pour qui elle se prend	141
Le regard extérieur	165
Mon premier collier de perles	183
Des nouvelles de la haine	223
L'amour en hiver	259
Leonard et moi	279

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Gil Adamson

La Veuve

Gilles Archambault

À voix basse

Les Choses d'un jour

Comme une panthère noire

Courir à sa perte

De l'autre côté du pont

De si douces dérives

Enfances lointaines

La Fleur aux dents

La Fuite immobile

Les Maladresses du cœur

L'Obsédante Obèse et autres agressions

L'Ombre légère

Parlons de moi

Les Pins parasols

Les Rives prochaines

Stupeurs et autres écrits

Le Tendre Matin

Tu ne me dis jamais que je suis belle

La Vie à trois

Le Voyageur distrait

Un après-midi de septembre

Une suprême discrétion

Un homme plein d'enfance

Margaret Atwood

Comptes et Légendes

Cibles mouvantes

L'Odyssée de Pénélope

Edem Awumey

Les Pieds sales

Nadine Bismuth

Êtes-vous mariée à un psychopathe?

Les gens fidèles ne font pas les nouvelles

Scrapbook

Neil Bissoondath

À l'aube de lendemains précaires

Arracher les montagnes

Cartes postales de l'enfer

La Clameur des ténèbres

Tous ces mondes en elle

Un baume pour le cœur

Marie-Claire Blais

Augustino et le chœur de la destruction

Dans la foudre et la lumière

Naissance de Rebecca à l'ère des tourments

Noces à midi au-dessus de l'abîme

Soifs

Une saison dans la vie d'Emmanuel

Elena Botchorichvili

Faïna

Sovki

Le Tiroir au papillon

Gérard Bouchard

Mistouk

Pikauba

Uashat

Chrystine Brouillet

Rouge secret

Zone grise

Katerine Caron

Vous devez être heureuse

André Carpentier

Extraits de cafés

- Nicolas Charette
Jour de chance
- Jean-François Chassay
L'Angle mort
Laisse
Sous Pressions
Les Taches solaires
- Ying Chen
Immobile
Le Champ dans la mer
Le Mangeur
Querelle d'un squelette
avec son double
Un enfant à ma porte
- Ook Chung
Contes butô
L'Expérience interdite
- Gil Courtemanche
Le Monde, le lézard et moi
Un dimanche à la piscine à Kigali
Une belle mort
- France Daigle
Petites difficultés d'existence
Un fin passage
- Francine D'Amour
Écrire comme un chat
Pour de vrai, pour de faux
Presque rien
Le Retour d'Afrique
- Louise Desjardins
Cœurs braisés
Le Fils du Che
So long
- Germaine Dionne
Le Fils de Jimi
Tequila bang bang
- Fred Dompierre
Presque 39 ans, bientôt 100
- David Dorais et Marie-Ève Mathieu
Plus loin
- Christiane Duchesne
L'Homme des silences
L'Île au piano
- Irina Egli
Terre salée
- Jacques Folch-Ribas
Les Pélicans de Géorgie
- Christiane Frenette
Après la nuit rouge
Celle qui marche sur du verre
La Nuit entière
La Terre ferme
- Simon Girard
Dawson Kid
- Anne-Rose Gorroz
L'Homme ligoté
- Louis Hamelin
Betsi Larousse
Le Joueur de flûte
Sauvages
Le Soleil des gouffres
Le Voyage en pot
- Bruno Hébert
Alice court avec René
C'est pas moi, je le jure!
- Suzanne Jacob
Les Aventures de Pomme Douly
Fugueuses
Histoires de s'entendre
Parlez-moi d'amour
Wells
- Emmanuel Kattan
Nous seuls
- Marie Laberge
Adélaïde
Annabelle
La Cérémonie des anges
Florent
Gabrielle
Juillet
Le Poids des ombres
Quelques Adieux
Sans rien ni personne
- Marie-Sissi Labrèche
Borderline
La Brèche
La Lune dans un HLM
- Dany Laferrière
L'Énigme du retour
Je suis un écrivain japonais
Pays sans chapeau
Vers le sud
- Robert Lalonde
Des nouvelles d'amis très chers
Espèces en voie de disparition
Le Fou du père
Iotékha'
Le Monde sur le flanc de la truite
Monsieur Bovary ou mourir au théâtre
Où vont les sizerins flammés en été?
Que vais-je devenir jusqu'à
ce que je meure?
Un cœur rouge dans la glace
Un jardin entouré de murailles
Le Vacarmeur

Monique LaRue
Copies conformes
De fil en aiguille
La Démarche du crabe
La Gloire de Cassiodore
L'Œil de Marquise

Rachel Leclerc
Noces de sable
Ruelle Océan
Visions volées

François Lepage
Le Dilemme du prisonnier

André Major
L'Esprit vagabond
Histoires de déserteurs
La Vie provisoire

Gilles Marcotte
Une mission difficile
La Vie réelle
La Mort de Maurice Duplessis
et autres nouvelles
Le Manuscrit Phaneuf

Yann Martel
Paul en Finlande

Maya Merrick
Sextant

Stéfani Meunier
Au bout du chemin
Ce n'est pas une façon de dire adieu
Et je te demanderai la mer
L'Étrangère

Christian Mistral
Léon, Coco et Mulligan
Sylvia au bout du rouleau ivre
Vacuum
Valium
Vamp
Vautour

Hélène Monette
Le Blanc des yeux
Il y a quelqu'un?
Plaisirs et Paysages kitsch
Thérèse pour Joie et Orchestre
Un jardin dans la nuit
Unless

Caroline Montpetit
L'Enfant
Tomber du ciel

Lisa Moore
Février
Open

Alice Munro
Du côté de Castle Rock
Fugitives

Émile Ollivier
La Brûlerie

Véronique Papineau
Petites Histoires avec un chat dedans
(sauf une)

Daniel Poliquin
L'Écureuil noir
L'Homme de paille
La Kermesse

Monique Proulx
Les Aurores montréalaises
Champagne
Le cœur est un muscle involontaire
Homme invisible à la fenêtre

Pascale Quiviger
La Maison des temps rompus

Yvon Rivard
Le Milieu du jour
Le Siècle de Jeanne
Les Silences du corbeau

Louis-Bernard Robitaille
Le Zoo de Berlin

Alain Roy
Le Grand Respir
L'Impudeur
Quoi mettre dans sa valise?

Gaétan Soucy
L'Acquittement
Catoblépas
Music-Hall!
La petite fille qui aimait trop les allumettes

France Théoret
Les apparatchiks vont à la mer Noire
Une belle éducation

Miriam Toews
Drôle de tendresse
Les Troutman volants

Lise Tremblay
La Sœur de Judith

Guillaume Vigneault
Carnets de naufrage
Chercher le vent

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 2010
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Onze Petites Trahisons

Peut-on vivre sans commettre de trahison ? Sans se trahir soi-même ou ceux qui partagent notre vie ? N'est-ce pas inévitable, n'est-ce pas un mouvement aussi naturel que de respirer, que de tomber amoureux ?

La trahison, c'est la clé dont se sert Agnès Gruda pour avoir accès au plus secret de l'âme des personnages qu'elle met en scène dans ces nouvelles. Une femme qui refuse d'appeler son frère au chevet de leur mère mourante, une adolescente qui laisse tomber un ami pour mieux s'intégrer dans son pays d'accueil, une mère qui conçoit l'enfant d'un homme sans le lui dire, un grand artiste qui se révèle un être humain d'une confondante banalité, chaque fois le narrateur ou la narratrice se rend compte que sa vie a pris un tour inattendu, imprévisible, et ce moment éclairé, rétrospectivement, tout le chemin parcouru jusque-là.

Avec une écriture lumineuse, qui par sa simplicité même fait naître chez le lecteur une subtile émotion, la journaliste Agnès Gruda signe ici sa première œuvre de fiction.

Agnès Gruda est journaliste à La Presse.